

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilles Archambault, Esther Croft, Françoise Major

Michel Lord

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2014). Review of [Gilles Archambault, Esther Croft, Françoise Major]. *Lettres québécoises*, (154), 40–41.



GILLES ARCHAMBAULT

Sortir de chez soi (photos d'Erika Nimis)

Montréal, Noroît, coll. « Lieu dit », 2013, 64 p., 20 \$.

Grâce et élégance

L'un des rares, sinon des seuls écrivains, avec Aude à avoir reçu le Prix du gouverneur général du Canada pour un recueil de nouvelles, *L'obsédante obèse et autres agressions*, Gilles Archambault persiste et signe avec cet énième ouvrage, lui qui publie sans relâche depuis cinquante ans des œuvres remarquables.

Inclure *Sortir de chez soi* dans une chronique sur la nouvelle tient de la gageure. Il ne s'agit pas ici d'une nouvelle ou même d'une *novella* au sens strict du terme. Point de fiction dans ce texte autobiographique, dans lequel Archambault réfléchit sur sa situation d'homme, d'écrivain, de Montréalais, à la lumière (ou l'ombre) de la disparition récente de sa femme bien-aimée. Une œuvre de deuil qu'il semble réticent à faire en bon objecteur de conscience qu'il a toujours été, cela, en dépit de la douleur de la perte.

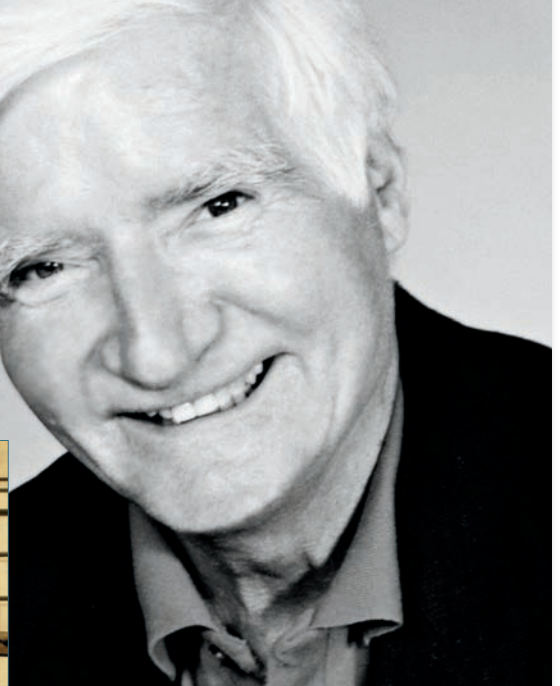
Pourquoi l'inclure alors dans cette chronique ? Fort simple. Parce que Archambault est un des plus brillants et persistants nouvelliers québécois des cinq dernières décennies, et aussi parce que, ne saurions-nous rien de sa vie, ce texte pourrait être lu comme un récit bref sur la fin de la vie. Triste commentaire direz-vous, mais appuyé par le fond et le ton de ce texte d'un homme qui se voit au crépuscule non des dieux, mais de la vie. Bravement, sans atermoiements, discrètement, comme dans certaines de ses nouvelles sur des cas similaires.

Il faudrait citer nombre de passages de ce minuscule opuscle pour faire saisir l'intensité de l'émotion qui y est manifestée de la manière la plus sobre possible, et pour cela la plus prégnante. J'en donne quelques exemples.

L'homme esseulé retrouve un peu la solitude de son enfance, une enfance qui ressemble à beaucoup d'autres au Québec : « L'important, être entouré de beaucoup de livres et de disques, de quelques tableaux. Je n'oublie pas que mes premières années sur terre se sont déroulées dans un milieu dépourvu à ce chapitre. » (p. 11) Je pourrais insister sur ce qui constitue sa « difficulté de vivre » (p. 12) après la mort de sa femme, qui l'a « laissé désemparé » (p. 16), mais je préfère mettre l'accent sur sa résilience remarquable, bien que ponctuée de zones de désespoir bien compréhensibles : « Pour avoir connu jadis une personne très proche qui a choisi d'en terminer avec la vie, je sais que j'étais loin d'une décision de ce genre. Je suis de ceux qui restent. » (p. 21)

Il se sent malgré tout prisonnier de lui-même, d'où le titre : « J'ai beau sortir de chez moi, je ne sors pas de moi. » (p. 27) La vie est difficile.

Aussi surprenant que cela puisse paraître pour ceux qui l'ont entendu pendant des décennies parler de jazz de si belle façon à la radio et qui ont lu ses livres innombrables, Gilles Archambault se demande s'il a vécu, ainsi reclus dans un univers presque strictement littéraire : « La vie m'a-t-elle échappé ? Je ne peux répondre. La plupart du temps, je



GILLES ARCHAMBAULT

retiens l'impression d'un immense ennui traversé de moments de bonheur dans lesquels la passion amoureuse a tenu une place capitale. » (p. 51)

L'ultime message : « Si je m'agite à ce point, si je continue d'écrire, c'est à n'en pas douter pour ne pas me préparer à cet instant qui ne sera suivi d'aucun autre. Oui, je m'agite. Comme je n'ai jamais cessé de le faire. À la différence que je sais la plupart du temps que c'est en pure perte. » (p. 60)

Ce n'est certainement pas en pure perte que nous lisons ce bref ouvrage qui peut être perçu comme une *novella* autobiographique, fiction épurée d'une vie remarquable de modestie, mais qui ne saurait cacher la grâce artistique et l'élégance stylistique tout humaine qui l'habitent.



ESTHER CROFT

L'ombre d'un doute

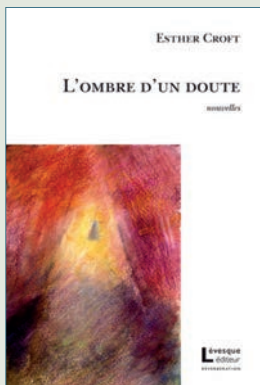
Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2013, 126 p., 22 \$.

Dire la détresse

Avec ce sixième recueil de nouvelles, Esther Croft offre sa septième œuvre littéraire en vingt-cinq ans de carrière. Deux fois Prix Adrienne-Choquette et lauréat de nombreux autres prix, la nouvellière marque profondément le monde de la nouvelle québécoise.

L'ombre d'un doute, on s'en doute, est un recueil thématique, marqué par l'ombre de la regrettée Aude à qui il est dédié : « À Aude, sœur d'écriture depuis la rêverie qui précède les mots jusqu'à l'accomplissement du dernier livre. »

Le jour est noir, crépusculaire, chez Croft. Les dix nouvelles, toutes inédites, peignent un univers où la détresse et la souffrance prévalent. Mais le tout commence dans une relative douceur avec « Quel papa ? », dans laquelle un jeune garçon est ballotté entre plusieurs pères, sans doute les amants que sa mère a eus. Il cherche à comprendre pourquoi il y en a un troisième qu'il n'a jamais vu, mais de qui sa mère parle tout le temps. Le pauvre enfant sait lire, « mais pas encore entre les lignes » (p. 14). C'est



ESTHER CROFT

regard attendri et ravi de son jeune fils fait penser la balance du bon côté des choses. Il est temps de larguer les amarres pour la jeune cégépienne de « Tout l'avenir devant elle ». Toujours sage jusqu'à ce jour fatal, elle se demande comment les gens font « pour être conscients de vivre dans l'antichambre de la fin du monde et continuer malgré tout d'avancer » (p. 51). Elle se promène le long du fleuve comme au bord d'un gouffre prêt à l'avaler. Une autre histoire de résistance, de résilience. Dans « et pour le pire », une femme autrement explorée refuse de croire que son mari a été justement arrêté pour abus sexuels sur des jeunes, jusqu'à ce que, subrepticement, le doute ravageur s'installe.

La nouvelle de clôture (comme un hommage ultime ?) rejoint un peu l'imaginaire d'enfermement que l'on trouve chez Aude. « Il ne s'est rien passé » illustre le cas hallucinant d'une

un père qui est mis en scène dans « Devenir père », avec cet homme à la recherche du meilleur petit lit pour son enfant encore en gestation. Il est pris de panique à l'idée d'avoir un enfant, lui que son père a abandonné alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère. Depuis des mois, il « cherche [...] sa place entre son amoureuse absente et un enfant indéfini. Sans jamais la trouver. » (p. 27) On sent qu'il veut fuir.

Le drame s'intensifie avec « La peine de vie », au titre lourd de sens. Une jeune femme a décidé que ce serait son dernier jour, mais le

femme plongée dans un mutisme total, enfermée qu'elle est dans son monde — « toute seule avec [s]a voix fracassée en mille éclats de verre » (p. 115) —, où elle voit son mari mort dans un accident de voiture lui apparaître.

On voit bien la parenté entre les deux œuvres d'Aude et de Croft, qui transparait dans une sensibilité commune aux petits et grands malheurs de femmes et d'enfants fragiles, et dans cette manière sobre, mais vibrant d'un intense *pathos* qui n'a rien du mélodrame.



FRANÇOISE MAJOR

Dans le noir jamais noir

Montréal, La mèche, 2013, 136 p., 19,95 \$.

Des bagatelles du quotidien

On a les premiers livres qu'on peut. Françoise Major, qui « enseigne le français » à México et qui « a complété une maîtrise en création littéraire à l'UQAM sous la direction de Louise Dupré » (p. 133), offre dans ce recueil vingt-et-une nouvelles que l'on devine issues de ce travail.

Les textes donnent ici moins dans le noir que dans le glauque, les personnages pataugeant plus qu'ils ne semblent vivre, et l'écriture épousant souvent ce niveau d'existence. Alternent narrateurs et narratrices empêtrés dans des situations peu enviables et souvent à la limite de l'*inimportance*.

Pour ouvrir le recueil, « Moins mille » met en scène une femme qui rentre chez elle par une nuit glaciale de février, et rien de plus vraiment. Une esquisse de la petite misère quotidienne. Les vingt autres textes creuseront le sillon misérabiliste avec plus ou moins de bonheur. Dans « Bar danse », le narrateur rencontre une fille dans un bar et, au moment où ils vont partir ensemble, un ami lui hurle cette subtilité : « MAN, EST GROSSE. ON DÉCÂLISSE. » (p. 12) C'est la misère du dépanneur du coin qui est mise en relief dans « Huit bières », avec ce client qui vient en acheter deux toutes les deux heures. Dans « Jellyfish sous les néons », il y a de la casse



dans un autre dépanneur, mais ce sont des « bums de la place » (p. 47) qui en paient le prix, l'employée insultée (« La Jellyfish, c'est rien qu'une crise de gouine ! », p. 49) donnant une bonne raclée aux garçons avec l'aide d'une vieille dame.

« L'amour post-rock » est formé de fragments sexuels en langage assez cru merci : « Baisse ta fly [...] La face dans ton poil de poche, elle sent ton musc de gars pas lavé » (p. 52). C'est Georges Bataille qui aurait aimé... De même, dans « Okapulco », on ne fait pas dans la dentelle. Sur une plage, des gars, une fille, et des idées de « doigts dans le cul » : « Non, mais on peut-tu se parler de cul crûment ? Se dire les vraies affaires ? » (p. 107) De la vraie politique de ruelle.

Ailleurs, dans « 261, Laurier Est », le discours s'enlise entre un désir de vélo et une coupe de cheveux, le coiffeur finissant par faire à la narratrice une « coupe Longueuil » (p. 68) : « Ce n'est pas simple [dit-elle] quand on a peu de choses à raconter. » (p. 69) Le narrateur de « Attendre Paola » souligne qu'« elle [Paola] racontera son voyage, odysée sans intérêt entrecoupée de ooooh ! Admiratifs » (p. 77). De plus, « elle rotera entre deux hoquets dégoûtants [et] écouter son histoire un peu dure à suivre » (p. 84). Mais quelle histoire au juste ?

Assez. On devine ce que je pense de ce genre de prose qui ne contient pas que ces scories et incongruités, mais je dois avouer que la brièveté ne m'a jamais semblé aussi longue à force de se faire « raconter [...] des bagatelles du quotidien » (p. 103).



FRANÇOISE MAJOR